

## Des flics, la nuit

Isabelle Fauteux ressentit alors une terrible envie d'uriner.

Une de ces envies irrésistibles, qui vous dévorent le ventre et vous forcent à vous demander combien de pas vous pourrez faire encore avant de relâcher le tout.

Bien sûr, elle aurait dû y penser, comme sa mère le lui rappelait lorsque, enfant, elle se trouvait en automobile et que ça ne pouvait plus attendre. La voilà donc sur le trottoir, à trois heures du matin, à un demi-kilomètre de chez elle, alors que pas le moindre taxi n'apparaissait à l'horizon, que le silence régnait autour d'elle, que la nuit l'enveloppait d'une douceur infinie et qu'il faudrait bien trouver une solution à son problème urgent.

Elle le savait, elle n'aurait pas dû boire autant... C'est bien connu, l'alcool enlève la faculté de jugement. Étourdie, un peu fatiguée, elle avait oublié les besoins de son corps, avait quitté la petite réception chez une amie sans se poser de question sur l'état de sa vessie, remplie jusqu'à déborder, et dont il fallait s'occuper à l'instant même.

Il faut dire qu'elle n'avait pas tellement l'habitude de boire, du moins pas autant que pendant cette soirée de

retrouvailles. Ratée, comme nombre de ces soirées... Un rassemblement de ses amies de l'école secondaire. Que des filles... Et qu'elle reconnaissait à peine. Et qui avaient très peu à se dire. Devant ces filles qu'elle avait aimées, qui lui étaient si proches, avec lesquelles elle avait partagé tant de joies et de drames, elle se trouvait médusée, mal à l'aise, étonnée de ces femmes maintenant accomplies, métamorphosées par douze années de vie active, tout aussi médusées qu'Isabelle, mais refusant mordicus de le montrer. Elles ne savaient plus qu'additionner : les années passées ensemble, les années de séparation, les amoureux, les enfants dans certains cas, les salaires, les achats, les emplois... Toutes étaient sans doute aussi déçues qu'elle et le dissimulaient habilement. Mais elles avaient bu en grande quantité, si on en jugeait à la vitesse avec laquelle le punch était disparu et à la quantité de bouteilles vides qui s'accumulaient.

La vie d'Isabelle n'était ni meilleure ni pire que celle des autres. Elle occupait un bon emploi, vivait dans un appartement confortable, devait rembourser quelques dettes bien sûr, rien de grave. Et surtout, elle se plaisait en compagnie de son amoureux, Miguel, qui ne l'attendrait pas, qui serait endormi en cette heure tardive, et qu'il ne faudrait pas qu'elle réveille en se cognant contre les meubles, ce qui pouvait bien arriver, avec tout ce qu'elle avait ingurgité. Mais Miguel avait un sommeil si lourd... Quelques-unes de ses camarades avaient parlé des difficultés éprouvées avec leurs amoureux, lorsque l'alcool avait délié les langues, des récits tristes, mais qu'elles racontaient avec détachement, parfois même de façon cocasse, comme pour se moquer du malheur et détruire ses prétentions à gâcher leur vie. D'autres en mettaient trop, exprimaient

un bonheur facile et une vie de famille parfaite, récitant leur conte de fée comme un mantra pour se protéger de l'adversité... Isabelle était heureuse, oui, heureuse avec son Miguel. Après de longs mois à se promener dans divers pays, après avoir cherché des hommes comme on part à la pêche et être tombée sur son lot d'individus insupportables – le dernier, un hystérique et un parasite, l'avait presque battue –, elle vivait une relation paisible avec ce fils de Chiliens qui lui était tout dévoué. Lors de la soirée où ils s'étaient connus, pendant une fête dans une maison de Laval pleine à craquer, il n'avait cessé de la fixer du regard, tel un amoureux transi, et elle avait cru que jamais il n'oserait lui adresser la parole. Il s'y était risqué, à la toute dernière minute, au moment où elle s'apprêtait à franchir le seuil de la maison et à ne plus jamais le revoir. Il lui avait proposé de la ramener chez elle. Peut-être aurait-elle dû avoir peur. Mais sans trop réfléchir, elle avait dit oui, en s'excusant auprès de l'amie avec qui elle était venue de ne pouvoir rentrer en sa compagnie... Tout le reste s'était enchaîné naturellement, avec si peu de complications – bien qu'elle s'inquiétait parfois des silences de Miguel, toujours assez peu bavard – qu'elle se pinçait parfois pour se rappeler qu'elle ne rêvait pas...

Maintenant, tout cela lui semblait lointain. Seule dans la nuit, jetant des regards partout autour d'elle, la démarche peu sûre, elle ressentait vivement sa puissante envie d'uriner, ce qui occupait toutes ses pensées.

Un espoir apparut tout à coup. Elle passait devant un parc. Et dans ce parc se trouvait un bosquet qui lui permettrait de se vider la vessie en toute discrétion.

Elle hésita, toutefois. Son cerveau, grisé par l'alcool, ne lui permettait pas d'oublier les règles de la prudence. Qui sait ce qui peut arriver dans un bosquet la nuit ? Un maniaque sexuel qui la violerait à plusieurs reprises, la viderait de son sang, découperait son corps en petits morceaux qu'il disséminerait dans les poubelles de la ville. Des homosexuels pervers et enragés, des drogués lubriques, des bandits en cavale qui profiteraient de la nuit pour tuer l'innocente intruse, l'encombrant témoin. Ou encore, un trou profond, dans lequel elle s'enfoncerait et qui la mènerait dans une autre dimension. C'est donc morte de peur qu'elle pénétra dans le buisson, persuadée qu'elle vivait ses derniers instants, mais téméraire à cause des effets de l'alcool.

Ah ! quel bonheur, quelle libération... Double soulagement : personne ne se trouvait derrière le buisson, pas plus qu'elle ne voyait de porte ou de trou menant à un autre univers ; et le liquide se déversait enfin de son corps, coulait comme l'eau d'une source, petit jet qui n'en finissait plus... qui n'en finissait plus... au désespoir d'Isabelle parce que, bon, de nouveaux dangers pouvaient survenir si elle ne décollait pas...

Le temps, curieuse chose, s'était arrêté, et Isabelle ne saurait dire si ce qui se produisit alors arriva vers le milieu ou la fin de la minute transformée en heure qu'elle consacra accroupie à uriner. Le malheur se pointa bel et bien... De la lumière au loin. Des portières de voitures qui claquent. Des cris. Des gens qui arrivent. Et trop tard pour s'esquiver.

Elle se rassura un peu lorsqu'elle vit apparaître un policier et une policière qui tentaient avec peine de maîtriser un individu dont elle n'apercevait pas le

visage. Les gyrophares de leur voiture ne cessaient de tourner, ce qui donnait un sens dramatique à la scène, encore plus lorsque le trio se plaça sous un lampadaire, profitant aussi de la lumière des phares de l'auto, comme au cinéma, alors que les projecteurs ciblent précisément l'action, enveloppent les acteurs d'un puissant halo. Mais les individus bougeaient sans tenir compte de l'éclairage et il se dégagait de la scène un flou constant qui empêchait Isabelle de bien saisir l'action.

Très rapidement, une deuxième voiture de police arriva. Deux hommes en sortirent, lampe de poche à la main. Isabelle entendait mal ce qui se disait, mais comprenait que les policiers avaient arrêté l'homme en noir – ainsi l'identifiait-elle, sans être sûre qu'il portait des vêtements de cette couleur, sans voir non plus la couleur de sa peau, qui lui semblait pourtant plus sombre que celle de ses agresseurs.

Agresseurs? D'un geste absurde, elle saisit son téléphone et s'apprêta à appeler la police. Non, certes, elle ne le pouvait pas!

La police était là, devant elle.

Elle contrôlait la situation, elle accomplissait son devoir, il fallait lui faire confiance. Mais pourquoi Isabelle tremblait-elle comme une feuille? Pourquoi se cachait-elle autant qu'elle le pouvait dans le buisson, rêvant d'y creuser un trou pour s'y ensevelir tout entière?

Elle ne pouvait toutefois s'empêcher d'observer la scène, à travers un angle limité. Elle le sentait et le craignait à la fois: ça tournerait mal...

C'est à ce moment qu'elle mit le doigt sur son téléphone pour déclencher la caméra qui filmerait une bonne partie de l'épisode.

La policière cherchait à contrôler l'identité de l'homme en noir. Visiblement, celui-ci refusait de collaborer. À l'arrivée du renfort, tous parurent se calmer. Un policier plus grand que les autres, mais aussi plus jeune, prit le contrôle de l'interrogatoire. Isabelle ne comprenait pas tout, mais saisissait certaines paroles, l'allure générale de la conversation, même si « conversation » n'était pas le mot le plus approprié. Tout monta alors en crescendo, avec les mêmes mots qui se répétaient, prononcés de part et d'autre d'un ton de plus en plus agressif, un dialogue de sourds, des paroles crachées qui se rapprochaient du jappement de chien ou du caquetage de canard.

— Ton nom ! répétaient les flics.

— Vous l'saurez pas...

— Tes papiers.

— J'les ai pas...

— Où t'allais ? Pourquoi tu courais ?

— J'courais pas...

— Pourquoi t'avais peur de nous ? Tu te sauvais. Pourquoi ?

— J'avais pas peur. J'me sauvais pas...

Ces répliques revenaient sous forme de cycle, chaque fois avec plus d'intensité, les questions des flics se heurtant au refus obstiné de répondre du jeune homme.

Puis, un nom éclata dans la nuit :

— Farid Abdoul.

— Farid Abdoul?

— Oui...

Pause. Tous parurent se calmer.

— Tu vois, c'était pas compliqué. Il s'agit de collaborer un peu. Maintenant, tu vas répondre à nos autres questions...

Cette phrase, comme plusieurs autres, Isabelle ne l'avait pas vraiment entendue. Et dans la vidéo, ce passage serait plutôt confus.

Farid Abdoul. Quelque chose lui disait qu'il fallait qu'elle oublie ce nom à l'instant. Mais il lui resta en tête telle une mauvaise mélodie qui nous obsède et que l'on chante malgré soi. Farid Abdoul. Combien de fois devra-t-elle le répéter, ce nom ?

L'interrogatoire devenait plus musclé, les insultes éclataient de part et d'autre, les jurons tombaient comme la pluie – ceux des flics, qui claquaient comme des ordres hurlés en allemand, ceux de l'homme en noir.

Puis, non sans difficulté, les policiers décidèrent de le fouiller. La policière sortit son arme, la braqua à quelques centimètres de la tête de Farid Abdoul, qui se montrait peu impressionné. Les mains appuyées sur une table de pique-nique, les jambes écartées, il continuait à maugréer des insultes, tandis que les mains de deux flics lui parcouraient le corps de la tête aux pieds.

L'un d'eux brandit un petit sac en lançant un cri triomphant :

— Et ça, mon criss d'Arabe sale, c'est de la farine, je suppose ?

Ce qui suivit sembla à Isabelle d'une totale confusion. L'homme en noir, piqué au vif, se redressa. Un policier fut brutalement propulsé sur le sol, Farid Abdoul paraissant d'une force prodigieuse en dépit de sa petite taille. Les deux autres policiers essayaient en vain de le maîtriser, alors que celui sur le sol hurlait de douleur, que la policière, l'arme toujours braquée, criait : « *Freeze ! Freeze !* » comme elle l'avait entendu dans les films hollywoodiens.

L'homme en noir faillit parvenir à ses fins, fut près de s'enfuir, mais fut rattrapé par le grand policier. Tenu à la gorge, il se débattait encore, mais de plus en plus mollement. Il faut dire que le grand flic le tenait rudement. Isabelle voyait très bien son visage crispé, saisi par une rage terrible, une colère noire qu'il ne maîtrisait pas, il serrait toujours, comme un possédé, Farid Abdoul bougeait de moins en moins, et la policière devant, avec un ton qui se voulait presque conciliant, disait : « Lâche-le, ça va, il s'est calmé, lâche-le. » Mais il ne lâchait pas, ou plutôt si, il finit par y arriver, et ce qui tomba de ses bras s'affala lourdement sur le sol, masse molle et inerte.

Nouvelle cascade de jurons de la part des quatre flics. Du point de vue d'Isabelle, quatre ombres s'abattirent sur le corps de la victime, comme des vampires se promettant un délicieux festin.



Puis ce cri qu'Isabelle saisit parfaitement, et qu'on entendrait dans le film :

— Il est mort ! Tabarnak ! On l'a tué, l'écœurant !...